

L'instinct de mort et le symbolique¹

Le système de la perception-conscience [...] que nous retrouvons dans la dernière topique, et à certains moments de l'exposé de Freud comme le noyau du moi, suppose une unité. [...] Ce dernier état de la pensée de Freud qui est communément acceptée, nous ne nous en contenterons pas².

Je pars de façon un peu abrupte, de cette affirmation de Lacan dans le séminaire II pour proposer l'axe de travail de cet exposé : le séminaire II est une tentative de proposer une alternative, en tout cas un déplacement, à la deuxième topique qui vient après l'élaboration freudienne de la pulsion de mort dans l'« Au-delà du principe de plaisir³ ». L'« au-delà » répond à des questions cliniques et difficultés majeures rencontrées dans les cures : la question des résistances, la réaction thérapeutique négative et donc la question du masochisme.

Les difficultés rencontrées dans les cures dérivent, selon Lacan, d'un certain nombre d'a-priori dans la théorie dus en grande partie aux présupposés de la pensée scientifique du temps de Freud. Lacan va éclairer « l'au-delà » en mettant en lumière ces présupposés qui viennent limiter la portée que Freud peut faire de ses découvertes.

Pour Lacan, la deuxième topique ne marque pas dans la pensée de Freud, une hégémonie donnée au moi, mais bien au contraire une tentative d'inscrire la place décentrée du sujet par rapport à ce moi. Il s'agit dans ce séminaire de donner une place au sujet dans la théorie et de montrer l'autonomie et le primat du symbolique par rapport à l'imaginaire et au moi.

C'est à partir des écritures freudiennes de l'appareil psychique de la première topique et de l'*Interprétation des rêves* qu'il va lire « l'au-delà » et la question de la pulsion de mort. Ce déplacement de la lecture va lui permettre de repenser l'automatisme de répétition à la lumière de l'insistance du symbole, de repenser une théorie de la libido, libido et répétition trouvant à se conjointre donc aussi à ce disjoindre autour d'une notion majeure du séminaire, le désir, et d'avancer dans la question des résistances et du maniement du transfert.

Essayons de suivre ce cheminement.

¹ Ce texte est la trace d'une année de travail en séminaire sur « La pulsion de mort et l'ordre symbolique » à Marseille. Il a été présenté à Lyon à l'invitation de G. Hubé dans le cadre de son séminaire en novembre 2010.

² J. Lacan, Le séminaire, livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 169.

³ S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Saint-Amand-Montrond, Petite Bibliothèque Payot, 1981.

Là où le concept freudien pulsion de vie/ pulsion de mort unifie, la distinction lacanienne, libido (investissements libidinaux narcissiques — les identifications — ou d'objets ; le moi étant un objet particulier pour le sujet) et instinct de mort (insistance significative) introduit de l'hétérogène, distingue deux ordres, l'imaginaire et le symbolique, le moi et le sujet et dessine une nouvelle topique.

Cela étant dit, on peut s'étonner du choix de Lacan du terme d'instinct pour parler de l'instance de la mort dans la psyché. Outre les assonances dont il faut tenir compte — instance, insistance, instinct — d'autres éléments peuvent être avancés pour justifier ce choix.

Bien entendu, lorsque Lacan parle d'instinct, il ne parle pas d'instinct comme tendance innée d'un organisme d'adaptation aux conditions du milieu. Déjà dans *les complexes familiaux* au sujet de Freud sur la tendance à la mort, il écrit :

L'explication qu'il en a donné par un instinct de mort, pour éblouissante qu'elle soit n'en ait pas moins contradictoire dans les faits. Freud cède au préjugé du biologiste qui exige que toute tendance se rapporte à un instinct. Or la tendance à la mort s'explique de façon satisfaisante par la conception que nous développons ici à savoir que le complexe ne répond pas à des fonctions vitales mais à l'insuffisance congénitale de ces fonctions⁴.

L'enfant est le plus mal doué au point de vue de l'instinct, le plus dépourvu de ressources congénitales, mais le plus susceptible d'éducation. La prématuration de l'enfant et sa dépendance à un Autre — il relie l'instinct de mort à l'imgo maternelle et au sevrage dans ce texte — serait cause de la tendance à la mort.

Mais, associer instinct de mort et symbole peut être aussi une référence à Lévi-Strauss puisque c'est l'interdit de l'inceste, à l'origine de la loi de l'échange et de la réciprocité des alliances et qui fonde la séparation entre nature et culture et donc en déduire que la nature de l'homme c'est le symbolique ce qui d'ailleurs radicalise le propos puisqu'alors c'est le symbolique qui pré-existe et qui rend nécessaire l'interdit de l'inceste.

Mais surtout, même si Lacan n'en dit rien et si dans le séminaire II où le sens du symbolique, c'est le sens de la vérité, à saisir à son statut naissant, il a pu, par ailleurs, poser l'instinct comme un savoir, un savoir de l'espèce. Ce qui voudrait dire que le savoir de l'espèce humaine, c'est le savoir de la mort. Voilà qui est bien embarrassant. L'homme sait qu'il va mourir et Lacan peut dire que le premier symbole c'est la sépulture mais il s'agit d'un savoir ambigu. Le système primaire ignore la mort, il n'y a pas de représentant inconscient pour la mort, le secondaire a pour tâche de penser cet impossible. *Tous les hommes sont mortels*, cet « on-dit », selon Lacan, se vérifie à chaque fois que se produit une mort réelle. C'est un « on-dit » qui fonde la croyance que chacun va mourir mais ça

⁴ J. Lacan, *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*, Paris, Navarin, 1984, p. 33.

reste une croyance, une croyance de l'ego, autrement dit imaginaire. Au niveau inconscient, chacun continue de se croire immortel et dément la mort.

L'imaginaire a donc le plus étroit rapport avec la mort. L'image du moi parce qu'elle vient parer à la béance du symbolique et qu'elle est un élément indispensable de l'insertion de la réalité symbolique dans la réalité du sujet « est dans la vie du sujet humain l'apparition la plus proche, la plus intime, la plus accessible, de la mort⁵. »

Mais imaginer sa mort, n'est pas la subjectiver. Ce qui relève de la mort dans le symbolique est d'un autre ordre et est en rapport avec la question de la limite, limite du symbolique dans l'histoire du sujet.

Lacan donne une définition très précise de l'instinct de mort calquée sur une citation de Heidegger : « l'instinct de mort exprime la limite de la fonction historique du sujet. Cette limite est la mort non pas comme échéance éventuelle de la vie de l'individu mais comme possibilité absolument propre, inconditionnelle, indépassable, certaine et comme telle indéterminée du sujet⁶ ». Cette limite qui n'est donc pas la mort réelle mais qui est à chaque instant présente comme signature du sujet dans son histoire, est la marque de la perte originelle qui règle la répétition. Le signifiant matérialise l'instance de la mort, « le mot, c'est le meurtre de la chose », le signifiant n'étant par sa nature symbole que d'une absence ; selon ce principe le sujet se voit annulé par le système symbolique dans lequel il entre. Au commencement, une perte d'être. Origine du désir.

Il est très frappant de constater que dans ce séminaire, Lacan ne parle jamais de la perte en terme de perte d'objet. Aucune allusion au *fort-da* par exemple. Serait-ce parce que Lacan tenant ferme sur sa démonstration de l'autonomie du symbolique ne veut pas introduire la question de l'objet perdu qui le contraindrait à réintroduire la question de la pulsion au niveau du langage, ce qui brouillerait le propos ?

Le moteur de la répétition, de l'automatisme de répétition, n'est plus le pulsionnel mais ce que Lacan appelle l'insistance significative, soit l'insistance de la chaîne signifiante réglée par une combinatoire de signes, de lettres qui répond à des règles d'enchaînements, de substitutions, d'évitements qui ne doit rien au hasard ou à une quelconque subjectivité. « Il y a un circuit extérieur au sujet et lié à un certain groupe de supports, d'agents humains, dans lequel le sujet, le petit cercle qu'on appelle son destin est indéfiniment inclus⁷ ». Les actes, les comportements du sujet dépendent de la place qu'il occupe dans la structure indépendamment de toute psychologie. La structure du symbolique est un circuit, ce circuit est celui de la parole que le sujet parcourt dans la cure.

⁵ J. Lacan, Le séminaire, livre II, *op. cit.* p. 245.

⁶ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 318.

⁷ J. Lacan, Le séminaire II, *op. cit.*, p. 123.

À ce point de mon travail, je voudrais faire un premier point sur les déplacements opérés par Lacan par rapport à la pensée freudienne dans l' « au-delà » et qui en retour l'éclaire.

Nous sommes passés d'un modèle fondé sur l'énergétique et le biologique à un modèle fondé sur la cybernétique, sur une combinatoire.

Sans doute Freud attendait-il beaucoup des progrès de la biologie mais il se rend bien compte des limites et de l'usage métaphorique qu'il en a pour rendre compte des mécanismes inconscients : « Nous sommes bien forcés de travailler avec les termes scientifiques, c'est-à-dire le langage imagé de la psychologie. Faute de quoi nous ne pourrions absolument pas décrire les processus en question et même nous ne nous serions même pas aperçu de leur existence. Les insuffisances de notre description s'effaceraient si nous pouvions mettre en œuvre les termes physiologiques ou chimiques. Ceux-ci ne relèvent eux-aussi que d'un langage imagé, mais il nous est plus familier depuis longtemps et peut-être est-il aussi plus simple. En revanche nous devons bien nous rendre compte que la nécessité de faire des emprunts à la science a considérablement accru le degré d'incertitude de notre spéculation⁸. » L'important n'est pas de juger les qualités des constructions de Freud : elles valent par les développements où elles l'ont mené (Lacan).

Ce changement de paradigme chez Lacan résout ou en tous cas simplifie un certains nombres de difficultés que posait la question du quantitatif :

La difficulté pour Freud à penser la différence entre le retour à zéro et l'homéostasie de l'appareil psychique : les deux principes — principe de plaisir et son au-delà — ont la même fonction, éliminer l'excitation psychique (c'est une façon de dire que le principe de plaisir est au service de la pulsion de mort).

Cette difficulté est présente dès l'*Esquisse*. Freud commence par poser comme premier principe, le principe d'inertie (décharge totale) puis en deuxième principe, il pose le principe de constance qu'il confond avec le premier lorsqu'il avance le principe de plaisir « nous savons qu'il existe dans le psychisme une certaine tendance à éviter le déplaisir, nous sommes donc tentés de confondre cette tendance avec celle primaire, à l'inertie⁹. » On retrouve le même flottement dans l' « Au-delà » lorsqu'il définit le principe de Nirvana comme « la réduction, la constance, la suppression de la tension d'excitations internes¹⁰ ». Il faut attendre 1924 dans le « problème économique du masochisme » pour qu'il fasse la distinction entre les deux : « mais c'est inconsidérément que nous avons identifié le principe de plaisir-déplaisir avec ce principe de Nirvana. Le principe de Nirvana exprime la tendance de la pulsion de mort, le principe de plaisir

⁸ S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*, p. 109.

⁹ S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 331.

¹⁰ S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *op.cit.*, p. 104.

représente la revendication de la libido et la modification de celui-ci, le principe de réalité, représente le monde extérieur¹¹. »

Ceci ne règle pas pour autant la question du quantitatif car comme le remarque Freud lui-même dans *l'abrégé* si la libido est l'énergie de la pulsion, « pour désigner l'énergie de la pulsion de destruction nous ne disposons pas de terme analogue¹². »

L'autre grande difficulté posée par le quantitatif est la question du passage au qualitatif, que Freud ne parvient pas vraiment à résoudre. En montrant l'hétérogène de la libido avec le symbolique qui pré-existe au sujet, il n'y a plus, chez Lacan, passage de l'un à l'autre mais intrication des deux au niveau du moi. Ou, pour le dire autrement, c'est par la faille constitutive de l'imaginaire chez l'homme que l'ordre symbolique s'accroche à l'organisme.

L'hétérogène, Lacan l'introduit aussi en scindant le concept de *Todestrieb* entre l'imaginarisation de la mort au niveau du moi et ce qu'elle masque, bien qu'elle en soit l'effet : l'insistance du symbolique, insistance d'un désir qui cherche à se faire reconnaître. « Et l'instinct de mort n'est que le masque de l'ordre symbolique [...] en tant qu'il est muet¹³ ».

Lacan déplace également les lignes entre vie, mort, sexualité. Il n'y a plus opposition entre pulsion de vie et pulsion de mort : il y a une mortification inaugurale du vivant par la prise du sujet dans le symbolique (de la vie nous n'en savons pas plus que de la mort) et la question se déplace alors sur les rapports du sexe et de la mort.

Je cite Lacan en 1980 :

Il s'ensuit que ce que la langue peut faire de mieux, c'est de se mettre au service de l'instinct de mort. C'est là une idée de Freud, [...] c'est une idée qui se confirme que la langue n'est efficace que de passer à l'écrit. [...] Freud a l'idée que l'instinct de mort, s'explique par le déplacement au plus bas du seuil toléré de tensions dans le corps. Il faut bien dire que c'est chez Freud l'indice d'une pensée plus délirante qu'aucune de celles dont j'ai jamais fait part¹⁴.

Lorsque Lacan reprend la question de l'appareil psychique dans le séminaire II, il le fait à partir des écritures freudiennes de cet appareil, en particulier le schéma du chapitre VII de *l'Interprétation des rêves* (Lacan parle d'un modèle logique et non plus mécanique comme dans *l'Esquisse*) et non pas à partir d'un organisme plongé dans son milieu comme c'est le cas dans l'« Au-delà ».

¹¹ S. Freud, « Le problème économique du masochisme », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 288.

¹² S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1949, p. 9.

¹³ J. Lacan, *Le séminaire, livre II, op. cit.* p. 375.

¹⁴ J. Lacan, *Le séminaire de Caracas*, juillet 1980, inédit.

Il y a dans ce déplacement de l'organique, du vital, de l'adaptation de l'individu à son milieu au logique, au symbolique, peut-être l'enjeu majeur du séminaire puisqu'il engage la direction de la cure, la position de l'analyste dans le transfert et les impasses induites par cette position (la question de la résistance) et la finalité de la cure : ce qui est visé n'est plus l'adaptation du sujet à son objet mais réalisation du circuit symbolique de la parole.

Mais il y a aussi dans la mise en valeur du caractère scriptural et logique des schémas freudiens la possibilité pour Lacan d'inscrire son schéma L, qu'il construit dans ce séminaire, dans la continuité de la pensée de Freud. Mais ce schéma est aussi une lecture réformée des topiques de Freud dont il montre la pertinence en repassant par l'épreuve de l'analyse du rêve fondateur de la psychanalyse « l'injection faite à Irma » qui permet à Freud de poser la thèse princeps : le rêve est un accomplissement de Désir. Ce que la lecture de Lacan va montrer de façon magistrale.

Reprenons la question au niveau des enjeux de « l'au-delà » et de la deuxième topique et voyons à quelles difficultés elles tentent de répondre concernant la place du moi. Le début du Chapitre trois exprime très bien ces enjeux. Je résume : les buts auxquels tend la technique psychanalytique sont tout autres qu'au début. Au départ, il s'agissait d'un art d'interprétation, ça ne fut pas suffisant, il fut alors demandé au malade de confirmer par ses souvenirs les constructions de l'analyste et l'accent se trouva déplacé sur l'analyse des résistances mais une partie des souvenirs résistait à la remémoration et était répétée dans le transfert. À ce moment là Freud ajoute — et je cite précisément ce passage qui me semble capital pour saisir la fidélité de la lecture de Lacan à la lettre du texte freudien dans sa construction du schéma L : « Pour mieux arriver à concevoir cette compulsion de répétition qui se manifeste dans le traitement psychanalytique des névrosés, il faut se libérer de l'idée erronée selon laquelle on aurait affaire lorsqu'on combat les résistances, à la résistance de l'inconscient. L'inconscient, c'est-à-dire le refoulé, n'oppose aux efforts de la cure aucune espèce de résistance, il ne tend même qu'à rien d'autre qu'à vaincre la pression qui pèse sur lui¹⁵ [insistance significative chez Lacan]. La résistance provient du moi. Et dans une note de 1923, il ajoute : « j'ai montré ailleurs que ce qui vient ici aider la compulsion de répétition, c'est l'action suggestive de la cure¹⁶ » (Ce que Lacan reprendra en la critiquant par la visée adaptative de l'ego-psychologie qui désigne son objet au sujet).

Mais, si la résistance provient du moi, cela signifie qu'une partie du moi est donc inconsciente. Que peut bien signifier le terme d'inconscient lorsque l'on parle du moi ? C'est pour répondre à cette question que Freud abandonne le modèle dynamique pour adopter le point de vue structural (ce sont ses termes

¹⁵ S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*, p. 58.

¹⁶ *Ibidem*, p. 59.

dans « Le Moi et le Ça ») pour rendre compte des rapports entre les différentes instances du sujet.

Ces quelques points évoqués ici montrent bien, je pense, la pertinence du propos de Lacan lorsqu'il avance que la deuxième topique ne va pas dans le sens du renforcement de l'analyse des résistances mais constitue bien la tentative de Freud de pointer l'excentricité du sujet par rapport au moi. Pourtant, et bien que la fonction symbolique soit au travail dans l'œuvre de Freud et en particulier dans l'*Interprétation*¹⁷ (cf. « le corps des larmes » de Grignon) il ne dégage pas cette hétérogénéité entre le moi et le sujet. Lacan va en montrer les raisons sur les schémas de la première topique.

Nous allons suivre le chemin qui va lui permettre d'introduire le moi lacanien dans la théorie de Freud et la technique psychanalytique. C'est ainsi que je lis maintenant le titre du séminaire II comme une sorte de *joke* et de rappel de *Pour introduire le narcissisme*. De la même façon que cette introduction avait conduit Freud à réviser sa première topique, l'introduction de la catégorie de l'imaginaire invite à une pareille révision des topiques freudiennes et révèle la place décentrée du sujet du symbolique.

Première raison : La question du système P-Cs.

Dans un premier temps Lacan pointe l'anomalie de trouver la perception à une extrémité séparée de la Cs par l'ensemble du schéma. Comment comprendre que la perception doive traverser l'ensemble des inscriptions alors que l'on s'attendrait à trouver les perceptions au niveau de la Cs. Puis, il pointe que ce schéma, spatial au départ, va pour rendre compte du processus du rêve devenir un schéma temporel, alors qu'il n'est pas fait pour ça. À partir de là, il en vient à remettre en cause la régression (topique). Il dit que si Freud a recours à cette notion si problématique (a priori l'excitation ne peut pas revenir en arrière) ça n'est pas parce qu'elle est nécessaire pour expliquer l'hallucination dans le rêve mais parce que le schéma est mal construit. Elle est un effet de cette dissociation de la perception et de la conscience. Pourquoi considérer que les images mnésiques sont au plus près de la perception ? Freud confond le visuel et le perceptif. Cette remise en cause de la régression permettra à Lacan dans un deuxième temps, lors de l'analyse du rêve de l'injection faite à Irma de distinguer la catégorie de l'imaginaire en tant que tel, un imaginaire traversé dans le rêve alors qu'on pourrait y lire une régression de l'ego.

Deuxième raison : La perception.

Freud est pris dans les présupposés de son temps lorsqu'il pense que la perception est première. La perception n'est pas une donnée brute, immédiate. Le pouvoir de nommer structure la perception elle-même, c'est au moment où il

¹⁷ Cf. O. Grignon, *Le corps des larmes*, Paris, Calman-Lévy, 2002, qui a précisément déplié ce point.

se perd comme réel que l'objet advient en tant que représentation et qu'il peut être reconnu par le sujet ; c'est ce qui va lui donner sa pérennité et ce qui fait dire à Lacan que le nom est le temps de l'objet. « Le symbole est quelque chose qui pèse aussi lourd que tout le réel ». Il y a deux conséquences à la primauté du symbolique. La première est d'ordre topologique et elle subvertit la question du dedans et du dehors. Il ne s'agit plus d'un organisme soumis à des excitations internes et externes et dont il se défend comme il peut (pare-excitations : organes des sens pour l'extérieur, et angoisse pour l'intérieur) mais de l'extériorité et de l'autonomie du symbolique dans lequel un organisme sera pris et d'où adviendra un sujet. La seconde concerne la direction et la finalité de la cure qui n'est plus de désigner à l'analysant son objet (adaptation à la réalité ; cf. la question de la suggestion chez Freud) mais réalisation du sujet au point de son apparition et d'émergence de sa vérité.

Cela conduit, et c'est le troisième point, à la remise en cause de la libido comme « champ unifié » ou unifiant de la psychanalyse. (Revient alors la remarque de Freud sur l'absence d'équivalent pour la pulsion de mort à ce qu'est la libido pour la pulsion de vie dans l'*Abrégé*), autrement dit du désir sexuel. Et Lacan introduit ici la question du désir qui est la notion majeure de ce séminaire me semble-t-il, la clé de voûte qui fait tenir sa construction puisque c'est autour du désir que viennent se nouer l'imaginaire et le symbolique, la pulsion sexuelle, entendez les investissements narcissiques et d'objets du moi, et l'insistance de la répétition, c'est-à-dire la parole du sujet qui insiste : l'essentiel n'est plus alors la différence Inconscient/Conscient mais ce clivage entre une parole qui insiste, le symbolique, et ce qui y fait obstacle, le moi.

L'expérience freudienne commence par poser un monde du désir, traces hallucinées des processus primaires, comme fondation à la constitution de la réalité du sujet. Freud maintient que le désir humain est le désir sexuel or il y a confusion ici entre le pouvoir d'érection d'une image (et les objets seront choisis selon ce modèle narcissique, sur l'axe a/a' du schéma L) et « une détresse fondamentale par quoi l'être s'élève comme présence sur fond d'absence ». « Le désir est un rapport d'être à manque, le manque est manque d'être à proprement parler¹⁸ », il est donc désir de rien de nommable. Que le sujet en vienne à nommer son désir et il crée une nouvelle présence.

Pourtant reste de l'innommé voire de l'innommable ; le sujet d'avant, d'avant qu'il advienne, c'est-à-dire Rien, *nemo*. Il y a un double mouvement du désir, où se noue la fonction de la parole et de la mort. D'une part, le désir est désir de reconnaissance, reconnaissance qui fait advenir une nouvelle présence au monde : « la nomination constitue un pacte par lequel deux sujets en même temps s'accordent à reconnaître le même objet¹⁹ » mais il est aussi cette

¹⁸ J. Lacan, Le séminaire, livre II, *op. cit.*, p. 261.

¹⁹ *Ibidem*, p. 202.

réalisation de la parole jusqu'à cette limite de l'être ou le sujet avance seul, dans une absence absolue de fraternité, nous dit Lacan. La vie, en soi, n'a pas de sens, le symbolique donne à la vie un sens mais ce sens n'est qu'un détour « obstiné, transitoire, et caduc et dépourvu de signification. [...] La vie ne veut pas guérir²⁰ ».

Cette expérience tragique, au-delà du tragique même, posée comme fin de l'analyse, Lacan va en trouver les termes et le trajet et c'est là qu'il est génial, dans le rêve fondateur de la psychanalyse, « le rêve de l'injection faite à Irma ».

Voici le récit du contenu du rêve dans le séminaire II, repris de *l'Interprétation des rêves* :

Un grand hall — beaucoup d'invités, nous recevons. Parmi ces invités, Irma, que je prends tout de suite à part, pour lui reprocher, en réponse à sa lettre, de ne pas avoir encore accepté ma « solution ». Je lui dis : « Si tu as encore des douleurs, c'est réellement de ta faute. » Elle répond : « Si tu savais comme j'ai mal à la gorge, à l'estomac et au ventre, cela m'étrangle. » Je prends peur et je la regarde. Elle a un air pâle et bouffi; je me dis : n'ai-je pas laissé échappé une maladie organique ? [...] Je l'amène près de la fenêtre et j'examine sa gorge [...] je constate, à droite, une grande tache blanche et d'autre part j'aperçois d'extraordinaires formations contournées qui ont l'apparence des cornets du nez, et sur elles de larges escarres blanc grisâtre. J'appelle aussitôt le docteur M [...] Mon ami Otto est là également [...] et mon ami Léopold [...] Nous savons également, d'une manière directe, d'où vient l'infection. Mon ami Otto lui a fait [...] une injection avec une préparation de propyle, propylène... acide proprionique... triméthylamine (dont je vois la formule devant mes yeux imprimée en caractères gras²¹).

Je commencerai par placer les éléments du rêve sur le schéma L dans sa dynamique, à partir des points évoqués précédemment.

Lacan, en s'appuyant sur le schéma optique et le stade du miroir, modifie les rapports entre narcissisme et objet, en disant que tout choix d'objet est fondamentalement narcissique. Sur l'axe imaginaire nous allons donc avoir dans un premier temps, le dialogue de l'ego avec son objet Irma et par associations lors de l'interprétation, la femme de Freud et la patiente docile, un trio de femme donc.

Dans ce premier temps du rêve nous restons donc dans les rails du principe de plaisir avec comme motif au rêve le désir pré-conscient de Freud — et c'est comme ça qu'il interprète le rêve — d'être disculpé du mauvais tour qu'a pris le traitement d'Irma.

Mais le désir de l'inconscient est autre chose et n'oublions pas que Lacan définit le rêve comme imaginarisation du symbolique, symbolique qui insiste pour se faire reconnaître dans le rêve (sur l'axe Es/A) ; c'est d'ailleurs ce

²⁰ *Ibidem*, p. 271.

²¹ *Ibidem*, p. 180.

qui fait dire à Lacan que la clé du rêve (son interprétation), c'est la clé de la névrose, c'est la clé de la cure (et donc de la direction de la cure)²².

Dans ce rêve, Freud va au bout de son désir de voir et de savoir, nous dit Lacan, c'est à ce moment que surgit l'angoisse devant le spectacle de la gorge d'Irma. Lacan multiplie alors les expressions évoquant le caractère horrible et exceptionnel que Freud traverse : « Il y a donc apparition angoissante d'une image qui résume ce que nous pouvons appeler révélation du réel dans ce qu'il a de moins pénétrable, du réel sans médiation possible, du réel dernier, de l'objet essentiel qui n'est plus un objet mais quelque chose devant quoi tous les mots s'arrêtent et toutes les catégories échouent, l'objet d'angoisse par excellence²³. » Je vous rappelle que dans l'« Au-delà » Freud avance que l'angoisse est pour les excitations internes l'équivalent du pare-excitations externes, avec les organes des sens et qu'elle est un barrage à l'effroi. Avec Lacan, c'est la vérité cherchant à advenir qui est traumatique.

Freud ne se réveille pas, il va au-delà de l'angoisse, c'est alors que se révèle que le moi n'est lui aussi qu'un objet imaginaire mis en place d'élément symbolique et « du fait de cette relation double qu'il a avec lui-même c'est toujours autour de l'ombre errante de son propre moi que se structurent tous les objets du monde²⁴ ».

C'est le temps où il se décompose entre les différentes identifications qui l'unifiaient et que l'axe imaginaire chute. Il ne s'agit pas d'une régression mais d'une décomposition spectrale du moi. C'est l'entrée sur scène des « bouffons » : le docteur M, père imaginaire, Otto « l'ami haï (a) » et Léopold « l'ennemi admiré (a') », bref, le trio de clowns. Lacan va alors employer l'expression d'immixtion des sujets, expression qu'il utilisera l'année suivante au sujet de la psychose. Immixtion signifie à la fois action de mêler une substance dans une autre, donc le moment où le symbolique infiltre l'imaginaire, mais c'est aussi une intrusion, donc quelque chose qui évoque le trauma, ce qui agit sur quelque chose de manière à en modifier l'état (comment ne pas penser ici, aux déformations du moi évoquées dans *Inhibition, symptôme, angoisse*).

Après la première acmé que constitue le franchissement et de l'angoisse et du plan de l'imaginaire mettant en péril les fondements du monde du sujet survient tel un oracle, telle une révélation, un avènement de la vérité, survient donc, le deuxième moment de culmination, la formule écrite de la triméthylamine, pur non sens, mais marque du sujet, réalisation du symbolique.

AZ, la formule de la triméthylamine, est la reconnaissance du caractère acéphale du sujet. La formule ne donne aucune réponse à quoi que ce soit, « il n'y a pas d'autre mot du rêve que la nature même du symbolique²⁵ ». « Ce qui dans l'inconscient est du sujet n'est pas du sujet, c'est l'inconscient, cette parole

²² *Ibidem*, cf. p. 191.

²³ *Ibidem*, p. 196.

²⁴ *Ibidem*, p. 198.

²⁵ *Ibidem*, p.191.

qui est dans le sujet sans être la parole du sujet²⁶ », entendez le désir de l'Autre ; fondamentalement le désir de l'homme n'est rien que désir d'être nommé, reconnu.

Que faut-il attendre finalement de ce réel dernier du symbolique terme ultime du circuit de la parole et de la cure ? On peut rester interrogateur. D'autant que Lacan accentue le caractère mortifère, néantisant du symbolique lorsqu'il aborde l'analyse d'*Oedipe à Colonne*. « *Œdipe à Colonne*, dont l'être tout entier est dans la parole formulée par son destin, présentifie la conjonction de la mort et de la vie [...] à la racine de la vie nous ne trouvons rien d'autre que la vie conjointe à la mort²⁷. » Masochisme primordial.

Alors, parvenu à ce point mort, Lacan renverse les termes. La vie ne songe qu'à mourir, à se reposer en attendant la mort²⁸ (il fait ici référence au désir de dormir ; mais ne retrouve-t-on pas là les mêmes hésitations que chez Freud entre principe d'inertie et de constance ?) ; c'est le symbolique qui en donnant un sens à cette vie l'anime et la porte à la parole.

Le fin mot de l'analyse serait-il cette servitude à la marque du désir de l'Autre qui fait bord au néant d'où le sujet se constitue ? L'avancée en serait-elle la chute de la culpabilité, le sujet se retrouvant n'être plus qu'un pion soumis au fonctionnement du système symbolique ?

Revenons à l'interprétation du rêve de « l'injection faite à Irma ». Partons de ce point d'inconsistance logique où la vie se conjoint à la mort. L'instinct de mort devient alors volonté de création à partir de rien, la répétition arrivée à son bord, volonté de recommencement.

Lacan nous le dit, les explications que donne Freud dans l'interprétation de ce rêve ne font qu'exprimer un désir pré-conscient et l'on comprend mal dans ce cas comment le rêve d'Irma peut être à l'origine de la thèse freudienne du rêve comme accomplissement de désir inconscient.

Il est facile pour Lacan de montrer que le désir à l'œuvre dans le rêve concerne la fondation de la psychanalyse. Le rêve, daté du 24 juillet 1895, correspond au moment auquel Freud aurait dit à Fließ « C'est ici que fut révélé au docteur Sigmund Freud, le secret des rêves ». Lacan accentue avec pertinence le climat dans lequel vit Freud à cette période de sa vie : « Il vit dans une atmosphère angoissante avec le sentiment de faire une découverte dangereuse²⁹ ».

Le plus remarquable n'est-il pas alors, qu'avançant vers le point le plus singulier, le moins partageable, de son désir, loin de toute fraternité humaine, c'est pourtant à nous, ses futurs lecteurs, qu'il s'adresse dans le rêve et son interprétation ? Bien plus, cette avancée vers ce point de détresse et de solitude

²⁶ *Ibidem*, p. 203.

²⁷ *Ibidem*, p. 271.

²⁸ *Ibidem*, cf. p. 271.

²⁹ *Ibidem*, p. 194.

n'est-il pas possible que parce que Freud déjà s'adresse à une communauté à venir, des lecteurs, un auditoire et qu'il faut donc supposer que la solitude de l'acte n'est possible que parce qu'elle anticipe sur une lecture future par une communauté ?

Ce point où il arrive et où il n'aurait plus qu'à contempler la mort est la limite sans au-delà d'où pourtant il invente une nouvelle science fondée sur le désir d'un seul mais qui s'adresse à tous.

Au terme de ce bref parcours, qui de Freud à Lacan mènerait au-delà de la pulsion de mort, là où un sujet peut vouloir renaître, bien des questions restent en suspens à la lecture du séminaire II. Certes, les déplacements opérés par Lacan concernant le duo pulsion de vie/pulsion de mort qu'il désintrie en démontrant que nous avons là affaire à deux ordres hétérogènes — l'imaginaire et le symbolique, le moi et le sujet, la libido et le désir d'une vérité qui cherche à être nommée, à advenir par le pacte de la parole qui lie au moins deux sujets — permet comme nous avons essayé de le mettre en valeur, de dépasser certaines des difficultés que rencontre Freud dans l'élaboration de la pulsion de mort.

Mais d'autres questions surgissent alors. En cherchant à inscrire la répétition entièrement dans le symbolique, comme insistance significative, comme désir de reconnaissance séparé du pulsionnel, en faisant de la perte inaugurale, un manque à être, plutôt qu'une perte de l'objet, on a du coup des difficultés à saisir comment penser l'origine pulsionnelle du langage. C'est d'autant plus étonnant que dans le séminaire I, Lacan a longuement commenté l'article sur la *Verneinung*, dans son dialogue avec Hyppolite sur la *Bejahung* et *Ausstoßung*, et la création du symbole de la négation. Dans les écrits contemporains du séminaire II, Lacan revient souvent sur l'expérience du *fort-da*, alors que dans ce séminaire, il n'y fait même pas allusion. Il y a une référence, une seule, aux *Trois Essais*. Il est clair que Lacan ne souhaite pas ici aborder la question de la pulsion mais fonder l'autonomie du symbolique ; quant à la question de leur liaison, la fonction en semble remise au désir.

Mais, comment penser alors le pan de l'édifice théorique freudien du modèle mélancolique de l'identification à l'objet perdu déterminant dans la constitution du moi. Dans « Le moi et le ça », en 1923, Freud nous dit au sujet du processus mélancolique : « À l'époque où nous proposons cette explication, nous ne reconnaissons pas encore toute la signification de ce processus et nous ne savons pas combien il est fréquent et typique [...] et combien il apporte une grosse part à la configuration du moi et contribue de manière essentielle à produire ce qu'on nomme son caractère³⁰ ».

Peut-être y a-t-il dans cet écart entre le séminaire I et le séminaire II les prémisses d'un parcours qui irait jusqu'au séminaire XI, séminaire dans lequel Lacan va élaborer la pulsion en concept et où grâce au vel de l'aliénation/séparation constitutif de l'objet *a*, il va faire tenir ensemble perte

³⁰ S. Freud, « Le Moi et le Ça », *op. cit.*, p. 241.

d'être et perte de l'objet et lier autour de deux trous, manque dans le symbolique et perte de l'objet.